

L'OSSERVATORE ROMANO

Dans un entretien avec Maria Voce

Les femmes dans l'Eglise

L'entretien accordé par Maria Voce à la revue « Città Nuova » sur le thème femmes et Eglise est d'un grand intérêt, autant en raison de l'importance de la personne – assurément la femme la plus éminente du monde catholique en tant que présidente du mouvement qui y est le plus diffusé, les Focolari – que du courage et de la lucidité de ses propositions.

Elle commence par une mention de *Mulieris dignitatem*, jusqu'à présent peu mise en œuvre, mais qui doit être considérée pour sa valeur prophétique : « On verra sa mise en œuvre progressive dans la mesure où les temps mûriront et les femmes sauront offrir des contributions adaptées ». Cette façon de renverser le problème est très intéressante : au lieu d'attribuer la faute aux hommes de ne pas avoir laissé place aux femmes, l'entretien parle d'un moment où les femmes apporteront « des contributions adaptées », en donnant pour sûr que le changement aura lieu.

Du reste, il y a déjà des femmes capables de collaborer, comme on le déduit des réponses suivantes, où Maria Voce se préoccupe du fait que la question ne soit résolue en assignant quelques places directionnelles à deux ou trois femmes, au lieu que « toute l'assemblée de l'Eglise ne soit disposée à accueillir l'autorité de personnes de sexe féminin également là où l'on prend les décisions les plus importantes pour l'Eglise ». Sans ce changement de mentalité, il n'y aura aucun changement véritable dans la condition des femmes, mais seulement quelques « fleurs à la boutonnière » à exhiber pour sauver l'image.

La présidente des Focolari souhaite plutôt un changement véritable et profond : elle veut non seulement que les caractéristiques féminines – qu'elle définit comme une relation d'amour et de détachement avec les autres êtres humains – soient vraiment appréciées, mais que la pensée des femmes soit aussi recherchée et écoutée.

Elle admet cependant que les femmes sont au moins en partie responsables de cette situation, pour avoir accepté sans protester des rôles subalternes en échange de protection. Mais aujourd'hui la situation change rapidement, au point que l'on peut penser à une entrée assez importante des femmes dans les organismes de consultation, de pensée et de décision, et également à un organisme de consultation du Pape auquel appartiennent à la fois des hommes et des femmes. Et elle ne craint pas d'affirmer : « Un organisme de ce genre m'enthousiasmerait ».

Son expérience du gouvernement au féminin, caractérisé par l'amour, est proposé comme modèle pour toute l'Eglise, en rappelant que cette expérience – spécifique du mouvement des Focolari – se réfère à un aspect de la figure de Marie « qui est encore peu considéré, celui de Mère de l'Eglise, c'est-à-dire celle qui contient toutes les réalités de l'Eglise elle-même ».

Mais, de fait, cette expérience de gouvernement féminin n'est pas encore complètement reconnue. C'est ce que révèle un détail significatif que Maria Voce évoque avec « perplexité », c'est-à-dire le manque de possibilité d'incardiner des prêtres déjà consacrés dans le mouvement. Peut-être parce que – certains pourraient le penser – ils se trouveraient dans une position subalterne à l'égard d'une femme : la présidente du mouvement.

Les Focolari – c'est un aspect qui saute aux yeux de quiconque entre en contact avec eux – sont l'un des quelques espaces du monde catholique où les femmes et les hommes collaborent ensemble pour le bien de l'Eglise, où la différence entre genres devient collaboration et non opposition. Et c'est précisément pour ce motif que Maria Voce est l'une des personnes les plus autorisées à parler de la collaboration nécessaire entre femmes et hommes, à proposer la présence de femmes au moins pendant les phases préparatoires du conclave, à conseiller au Pape François de se fier à ses expériences familiales avec sa mère et sa grand-mère, aux femmes qu'il a connues par le passé, avec lesquelles il a construit « des contacts profonds et authentiques », pour penser à un nouveau rôle pour les femmes dans l'Eglise.

Les paroles de Maria Voce font clairement comprendre que les justes requêtes d'une reconnaissance véritable de la présence féminine dans l'Eglise ne viennent pas seulement de groupes radicaux qui demandent l'ordination féminine, mais de figures faisant autorité et modérées. Derrière lesquelles se trouve certainement la majorité des femmes qui font partie de l'Eglise.

LUCETTA SCARAFFIA

12 novembre 2013

L'Osservatore Romano, 00120 Città del Vaticano. Tous droits réservés

L'OSSERVATORE ROMANO

Quand une femme est à la barre

Entretien avec Maria Voce, présidente du mouvement des Focolari



Il nous tenait à cœur que le nouveau supplément de L'Osservatore Romano consacré aux femmes propose un entretien avec vous: vous êtes la seule femme à la tête d'un mouvement d'une telle importance. Cette singularité vous pèse-t-elle dans vos contacts avec les hiérarchies ecclésiastiques?

Non seulement elle ne me pèse pas, mais c'est une particularité toujours davantage reconnue par le Pape, par des cardinaux et des évêques, selon sa signification originaire exprimée par Jean-Paul II: être signe et garantie de cette identité mariale qui dit le primat de l'amour surnaturel, de la sainteté, coessentielle au profil apostolique et pétrinien. Des dimensions qui concourent, a dit Karol Wojtyła, «à rendre présent le Mystère du Christ et son œuvre salvifique dans le monde». Il n'en a pas été ainsi dans les vingt premières années de notre histoire: c'était une telle nouveauté! Derrière il y a un long parcours fait aussi de souffrance.

La manière dont vous avez succédé à Chiara Lubich a elle aussi été différente de la pratique: pas de désignation, mais un vote démocratique. Et dans ses décisions aussi le mouvement semble suivre cette méthode. Cela était déjà le cas du vivant de Chiara?

La succession a eu lieu à travers une élection, mais on ne peut pas dire qu'ait été suivie une procédure démocratique. Si cela avait été le cas, nous aurions ensuite dû accepter un compromis pour composer la polarisation, ce qui aurait été en contradiction avec notre charisme qui requiert l'unité. Dès lors nous avons mieux compris le sens de l'héritage de Chiara: Jésus est présent lorsque «deux ou plus sont unis en mon nom». En cette heure cruciale, nous avons fait l'expérience de la force qui transforme et la lumière qui est guide. Il nous est demandé cet amour réciproque qui ne mesure pas, mais vise à la mesure même de Jésus: donner la vie. Aujourd'hui, nous ne connaissons pas d'autres manières de prendre des décisions: cela signifie écoute, partage des charges, conquête, expériences, points de vue, prêts à tout perdre dans l'autre. Et surtout fidélité aux épousailles avec Jésus crucifié pour transformer douleurs, doutes, division et recomposer l'unité. Lorsque le Christ est présent resplendissent les dons de l'Esprit: paix, force nouvelle, lumière; l'égalité resplendit, sans rendre vain le «don de l'autorité».

Il me semble que parmi les mouvements, vous être les plus rétifs à la publicité: «humilité et réticence, ne jamais se mettre en avant», disait Chiara. Les personnes font donc votre connaissance lorsqu'elles viennent en contact avec l'un de vous, à travers un rapport personnel. Cette modestie vous rend toutefois peu connus à l'extérieur: cela a-t-il un rapport avec le fait qu'une femme soit à votre tête?

Nous sommes rétifs à la publicité, pas à la communication. De manière significative, Chiara a voulu que la grande parabole pour les liaisons intercontinentales soit installée dans son jardin: c'était pour elle le «monument à l'unité». C'est vrai, il y a eu une longue période de silence, lorsque le mouvement était soumis à l'examen de l'Eglise. Mais dans les années suivantes n'ont pas manqué les grandes manifestations internationales qui ont rayonné à travers le monde grâce aux satellites, les revues et les sites internet se sont multipliés, un service de presse est en fonction. Ce qui nous meut n'est pas la recherche de notoriété, mais la maxime évangélique qui demande de ne pas tenir la lampe sous le boisseau, mais de la mettre sur la table pour éclairer la maison.

L'esprit des Focolari est marqué par sa matrice féminine. Quelles autres caractéristiques féminines peut-on retrouver dans votre charisme?

Le Focolari a une matrice féminine, parce qu'il est «œuvre de Marie». Marie la plus haute expression de l'humanité rachetée, modèle du chrétien et de l'Eglise tout entière, comme l'a établi Vatican II. C'est elle qui a

imprimé son timbre sur tout le mouvement: intériorité qui laisse place à Dieu et à nos frères, force morale, foi, Parole vécue, chant du Magnificat qui annonce la plus puissante révolution sociale, cette maternité possible, aujourd'hui en générant partout la présence mystérieuse, mais réelle, du Ressuscité qui fait toute chose nouvelle.

Dans le mouvement il y a, en tant que membres ou sympathisants, des représentants des hiérarchies ecclésiastiques. Comment résolvez-vous la confrontation entre autorité morale de la conduite du mouvement et autorité des hiérarchies qu'ils représentent?

Dans les relations avec les évêques, il n'y a jamais eu de conflit d'autorité, mais un échange de dons: au charisme de l'unité, les évêques puisent cette spiritualité si fortement encouragée par les Papes pour donner à l'Eglise le visage dont le Concile Vatican II a dessiné les contours, l'Eglise communion. Dans le charisme propre aux hiérarchies ecclésiastiques, nous reconnaissons la maxime évangélique «qui vous écoute, m'écoute».

Outre les écrits de la fondatrice, auxquelles bien sûr vous vous inspirez, quel rapport avez-vous avec les saintes et avec les textes qu'ils ont écrit?

Deux exemples: Chiara a pris le nom de la sainte d'Assise, parce qu'elle était fascinée par sa radicalité évangélique. Pendant des années, en la fête de la sainte, nous avons approfondi des aspects parallèles des deux spiritualités. Thérèse d'Avila a fait lumière pour discerner, dans la nouveau charisme donné à l'Eglise, une voie authentique de sainteté, qui a comme objectif non seulement d'édifier le «château intérieur», mais aussi le «château extérieur», au centre duquel se trouve Jésus dans la communauté.

«Notre uniforme, c'est le sourire» est l'un de vos préceptes inspirateurs. Le modèle de référence, Chiara, semble trouver une réalisation meilleure chez les femmes, qui lui ressemblent toutes, non seulement dans le style vestimentaire et la coiffure, mais aussi dans la luminosité affectueuse de leur visage. Est-ce plus difficile pour les hommes?

Ce n'est pas une question de difficulté, mais de diversité: «homme et femme il les créa». Appelés à être un don l'un pour l'autre, pour que soit mise en œuvre cette «plénitude de l'humain» uniquement possible dans la «complémentarité entre féminité et masculinité». Le mouvement lui-même peut être vu comme un lieu d'entraînement en vue de cette unité: si la présidente est une femme, tout en ayant une fonction spécifique pour toute l'Œuvre de Marie, elle a à ses côtés un co-président. Tous les autres niveaux de responsabilité sont partagés en pleine parité. C'est seulement dans l'unité entre les deux que s'exprime le charisme dans son authenticité. C'est une dimension d'unité qui prend racine en Jésus crucifié et exige une mesure d'amour qui sait contenir les différences sans les éliminer. Et cette lumière qui transparaît sur les visages en est aussi une conséquence.

Vous entretenez des rapports fraternels avec les croyants d'autres religions où les femmes sont souvent opprimées et privées de liberté: n'avez-vous jamais abordé ce sujet avec eux?

La question est très compliquée, parce qu'elle est enracinée dans des cultures millénaires. Et nos catégories occidentales ne fonctionnent pas toujours. Plus que les paroles c'est la vie qui compte. Un épisode est significatif. A Fontem, au cœur de la forêt camerounaise, la polygamie est encore en vigueur. L'une des femmes du chef d'un village n'avait pas obéi à son ordre. La réaction a été violente et publique. Immédiatement après, l'homme participe à une rencontre où l'on parle de la maxime évangélique «ce que vous faites aux plus petits de mes frères c'est à moi que vous l'avez fait». En opposition à la tradition, le chef réunit la famille élargie: devant tous, il s'agenouille devant la femme pour lui présenter ses excuses. Un fait éclatant, qui aura un écho très fort en dehors du village, et influent pour le changement.

Chiara vous a donné ce très beau nom, Emmaus. Le nom d'un lieu, d'une rencontre. De quelle manière vous semble-t-il de le réaliser?

Emmaus est le nom d'un lieu, d'une rencontre, qui coïncide avec le cœur du charisme: c'est ma tâche spécifique de le conserver vivant. Mon premier engagement est d'essayer de vivre moi la première les exigences de l'amour qui le rendent opérant. C'est avec un émerveillement toujours nouveau que je touche du doigt une grâce qui me dépasse de beaucoup.

L'Eglise, ces dernières années, a dû surmonter des moments de grande difficulté. Croyez-vous qu'un rôle et une présence différente des femmes auraient aidé à les surmonter plus facilement?

Difficile de le dire. Je dirais de regarder aujourd'hui, quand une crise profonde traverse non seulement l'Eglise, mais toute l'humanité. Si, comme le répète le Pape, à la racine de la crise il y a une crise de foi, la femme, partout où elle vit, a la vocation spécifique de porter Dieu, de porter cet amour surnaturel qui est la valeur la plus grande

et efficace pour renouveler l'Eglise et la société.

Depuis le 7 juillet 2008 Maria Voce est présidente du mouvement des Focolari, dont le nom officiel est l'Œuvre de Marie. Fondé en 1943 par Chiara Lubich, il a pour but de réaliser l'unité entre les personnes voulue par Jésus. En 1962, Jean XXIII donna la première approbation au mouvement, dont les statuts furent approuvés par Jean-Paul II en 1990. L'Œuvre de Marie obtient en particulier du Pape le rare privilège de pouvoir être toujours dirigée par une femme. Présents sur tous les continents, le mouvement compte aujourd'hui plus de deux millions de personnes.

LUCETTA SCARAFFIA

31 mai 2012

L'Osservatore Romano, 00120 Città del Vaticano. Tous droits réservés



Égalité, parité et... avant tout, fraternité

CHIARA LUBICH, qui est à l'origine du mouvement des Focolari, a eu une influence notable sur les rapports homme-femme dans l'Église et la société. Tout en ayant leurs limites, ses pratiques novatrices se révèlent prophétiques.

Il n'est pas facile d'écrire l'histoire de bien des fondatrices qui ont laissé leur marque dans le christianisme, même si certains sociologues ont tenté de le faire, en particulier ceux qui s'intéressent à cette forme de pouvoir que l'Allemand Max Weber – un des fondateurs de la sociologie moderne – appelle « charismatique ».

Il est un fait qu'il est difficile pour les femmes, justement parce qu'elles sont femmes, de faire valoir leur propre charisme. Il leur faut trouver une tutelle masculine qui en garantisse l'orthodoxie. Elles sont alors en général « aidées » par un prêtre, qui finit souvent par passer pour le fondateur. Le modèle de la femme restant, surtout dans l'imaginaire catholique, celui de la mère, collaboratrice généreuse et serviable, leur travail créatif reste souvent occulté, oublié, sous-évalué. Les cas des époux Maritain et du théologien Hans Urs von

confesseur, se révélait intraitable quand elle sentait que quelque chose pouvait dénaturer son charisme. Personne n'aurait pu la taxer de féministe, et pourtant, elle a fait pour les femmes ce que bien des féministes avaient essayé de faire sans y parvenir. C'est que son but et ses méthodes ne provenaient ni d'un programme révolutionnaire, ni de facteurs sociaux ou économiques, mais s'enracinaient directement en Dieu. L'égalité entre les êtres humains découlait de leur dignité d'enfants de Dieu.

Chiara redonnait à ceux qui l'approchaient la certitude d'être aimés de Dieu. En prenant conscience de leur dignité, ils devenaient alors capables de raconter, même en public, l'histoire du dessein de Dieu dans leur vie. Où trouve-t-on ailleurs une telle pratique ? Dans les grandes institutions, beaucoup de slogans circulent sur les droits des femmes et les changements qu'il conviendrait d'opérer dans la société, mais cela reste bien souvent abstrait.

Pour Chiara, la conversion de l'âme restait prioritaire, mais sans sous-évaluer la révolution concrète que chacun pouvait opérer à son niveau, dans son propre milieu.

ÉDUIQUER À LA COLLABORATION PARITAIRE

Un aspect significatif de la structure du mouvement des Focolari réside dans cette représentation « à deux voix », conforme à l'anthropologie¹ « unie duale » de Jean Paul II, et qui place deux responsables, homme et femme, à la tête de toute branche ou toute activité du mouvement. En donnant voix aux femmes, dans les familles, dans les groupes et les institutions, Chiara a combattu leur tendance à rester en retrait et à éviter les responsabilités publiques, tout en favorisant chez les hommes la disposition à éviter les décisions unilatérales.



▲
Giulia Paola
DI NICOLA
Sociologue

*L'égalité entre les êtres humains
découle de leur dignité
d'enfants de Dieu.*

Balthasar et la mystique Adrienne von Speyer restent emblématiques : il a fallu que les protagonistes proclament publiquement le rôle réel que Raïssa Maritain et Adrienne von Speyer avaient joué dans le domaine intellectuel et créatif, pour que celui-ci soit admis.

UN FÉMINISME ÉVANGÉLIQUE

Chiara Lubich a tout de suite été reconnue comme le pivot par ses premières compagnes. Elle qui n'était pas en rupture avec la tradition, se montrant obéissante en famille et avec son



© C.S.C.

*Dès ses débuts,
le mouvement
des Focolari a incité
les gens à des
comportements
paritaires.*

▲
La présidence
du mouvement
des Focolari est
toujours assurée
par une femme –
actuellement Maria
Voce – assistée
d'un co-président
– Giancarlo Faletti –
tous deux Italiens.

Cette dyarchie² n'est pas une concession féministe mais une conséquence de l'affirmation biblique : « Homme et femme il les créa. » Et sans vouloir trop analyser la situation réelle telle qu'elle se présente dans la société, je voudrais mettre en évidence l'importance d'éduquer les enfants dès leur plus jeune âge à collaborer ensemble et à acquérir les vertus civiques et chrétiennes indispensables à la prise de responsabilités publiques.

*Des femmes anonymes,
capables de s'investir dans
une « révolution » silencieuse.*

Dès ses débuts, le mouvement des Focolari a doucement travaillé à inciter les gens à des comportements paritaires. Le modèle trinitaire suggérait l'idée que la différence sans égalité est discriminante, mais que l'égalité sans différence est pénalisée par une référence à l'unique modèle masculin, qui sous-évalue les différences génétiques entre l'homme et la femme.

Il s'agit de savoir faire la distinction entre personnalisme³ et existentialisme⁴, comme entre le personnalisme communautaire et ces faux personnalismes qui placent au centre la plénitude de l'existence comme une affirmation de soi et de ses droits.

UNE RÉVOLUTION SILENCIEUSE

Un thème cher au féminisme est la sororité, l'équivalent au féminin de la fraternité, qui oscille entre utopie et réalité, sollicitant le lien entre les femmes comme une alternative à la généalogie masculine (de père en fils...)

À la différence de mouvements qui réunissaient des femmes de la classe moyenne supérieure souffrant d'exclusion, le premier groupe des compagnes de Chiara Lubich était fait de jeunes filles non puissantes, non mariées, non possédantes, en quelque sorte de ces femmes anonymes, capables de s'investir dans une « révolution » silencieuse pour optimiser la vie de tous les jours, en famille, au travail, dans les associations et les quartiers. C'est grâce à de telles femmes que les sociétés subsistent et font des pas en avant durables.

Le mouvement, qui évangéliquement a toujours soutenu la fraternité universelle, s'est structuré en noyaux séparés, favorisant cette sororité faite d'échanges d'expérience et d'écoute de la Parole de Dieu. En fondant de petites communautés de femmes, Chiara a réuni des femmes non mariées qui donnaient toute leur vie à la cause et des femmes mariées à qui l'on demandait de concilier conjugalité et communauté.

Tandis que les groupes féministes travaillaient à élaborer de grands projets et des actions d'éclat, Chiara encourageait à soumettre tous les projets à ce Jésus présent dans la communauté, qui se faisait le guide du changement et à qui elle a donné un nom et un visage : « Jésus au milieu ». Il suffisait de tout donner et de tout demander à ce Dieu-là. La foi en Sa présence a transformé en elles le sens ecclésial, lui conférant cette dignité laïque du « deux ou plus » qui ne nécessite aucune médiation sacerdotale. Ces petits groupes de femmes pouvaient s'appuyer sur elles-mêmes et sur l'Esprit Saint, qui parle à chacun et se fait sentir plus fort dans l'unité spirituelle, solidaire et active.

LA PRÉSIDENTE TOUJOURS ASSURÉE PAR UNE FEMME

Fonder un institut ne veut pas forcément dire en garder la présidence. Le jeune philosophe



allemand Hegel avait déjà fait remarquer que tant que le christianisme s'était limité à une petite communauté informelle, il avait su conserver un message intense et pur, mais qu'il l'avait perdu ensuite avec l'extension et l'institutionnalisation.

Le caractère spontané et informel du mouvement des Focolari a suivi lui aussi un processus progressif et inévitable d'institutionnalisation. Chiara Lubich a fait son possible pour éviter que cela ne dénature son charisme et lui fasse perdre sa force. L'avenir dira si elle y est parvenue ou non.

La présidence des Focolari sera toujours assurée par une femme.

Mais parmi les points innovants fixés dans les statuts, il y a le fait que la présidence sera toujours assurée par une femme. Chiara a obtenu cela difficilement du Vatican, non pas tant pour revendiquer un quelconque pouvoir que pour souligner le profil marial et laïque de ce mouvement. Elle est accompagnée d'un co-président, choisi parmi les focolarini⁵ prêtres, qui sert de contrepoint à la présidence féminine. On reconnaît ainsi à la présidente autorité et pouvoir sur le mouvement, mais dans le domaine doctrinal et institutionnel, elle reste dans un rapport de subordination à travers la représentation masculine, même si ce prêtre focolarino reste lui-même « obéissant » à la présidente.

Il s'agit en fait d'allier le charisme marial féminin avec le charisme pétrinien (la hiérarchie) masculin. Et cette tentative du mouvement des Focolari de ménager à la fois l'idéal et les statuts, en cherchant à ne perdre ni l'innovation ni la stabilité, apparaît significative et prophétique sous bien des aspects.

LA LIBÉRATION PAR L'AMOUR

À l'époque de Chiara, l'emploi du mot *amour* était révolutionnaire. Face à un Dieu juge, tout-puissant et législateur, il semblait cantonné à un sentiment romantique et édulcoré. Mais pour Chiara Lubich, l'amour était plus qu'un sentiment, plus qu'un attribut : c'était la substance de l'être. L'accent mis sur la Trinité exigeait une réinterprétation de la théologie et de la sociologie, car

elle valorisait la relation interpersonnelle comme étant constitutive de la personne humaine et divine. Pour les femmes, cela devait sonner comme une libération : si elles étaient plus sensibles à l'amour, elles étaient aussi plus proches de Dieu. La « femme » devenait la représentante et l'archétype de tout le genre humain (voir *Mulieris dignitatem*, n. 4).

Comme le disait Iginio Giordani⁶, qui se plaignait que les laïcs et surtout les gens mariés étaient considérés comme une race inférieure et un prolétariat spirituel, Chiara a redonné leur dignité aux laïcs, en leur montrant qu'ils pouvaient interpréter la Parole de Dieu et raconter leurs expériences, et en mettant l'accent sur le service, y compris pour les prêtres. Ces premiers signes prophétiques se sont révélés très prometteurs dans l'Église, mais il faut bien reconnaître que ces pratiques innovatrices ont encore bien du mal à trouver une correspondance dans les structures mentales, et particulièrement ecclésiales.

UNE NOUVELLE FORME DE MASCULINITÉ...

La façon de Chiara Lubich de représenter les figures de Jésus et de Marie était en fait une contestation du modèle machiste et les hommes à son contact ont adopté une nouvelle forme de masculinité.

Encore aujourd'hui, la proposition de Chiara balaie l'image traditionnelle du mari qui a bien du mal à assumer les responsabilités familiales, qui jouit en moyenne de davantage de temps libre et qui a du mal à établir un rapport de réciprocité. On voit pourtant encore dans les faits divers trop d'histoires où les femmes sont bafouées, mais souvent les mouvements de femmes mettent trop l'accent sur le côté pénal, sans lutter assez, au quotidien, contre la mentalité machiste.

Le mouvement des Focolari a réalisé un changement certain en agissant sur les individus. Tous les hommes ne sont pas des agresseurs et toutes les femmes ne sont pas des victimes, selon la logique extrémiste des années 70. Les jeunes sont invités à apprendre à dialoguer et à se confronter dans une saine compétition, dans le refus de comportements corrompus et humiliants. De fait, l'observation d'un groupe de focolarini confirme la présence de tels « hommes nouveaux », capables de soin, d'écoute et d'obéissance, traits typiquement féminins, sans renier pour autant leur masculinité.

... ET DE FÉMINITÉ

Lorsque Chiara Lubich a fondé le mouvement Gen (jeunes Focolari), on était en pleine révolution étudiante de 68, qui a conduit à de nombreuses



Chaque année les responsables internationaux Focolari se retrouvent, à parité, pour définir les orientations de leur mouvement. ▲

© C.S.C.

conquêtes et aussi à quelques débâcles, quand les femmes ont adopté le modèle masculin qu'elles voulaient combattre.

Refusant à la fois le fonctionnalisme, qui réduit la femme à ses rôles traditionnels, et le féminisme, Chiara a su retrouver la prudence du sage de la Bible qui sait tirer de son trésor « des choses anciennes et des choses nouvelles ». Il fallait ne pas heurter les milieux les plus traditionnels tout en s'opposant à la conviction de bien des chrétiens que la vocation spirituelle de la femme consistait en la maternité et au soin de la maison, ce qui revenait à l'éloigner de la sphère politique et sociale et qui lui donnait des attitudes faussement humbles et serviles qui détonnaient avec la culture contemporaine.

En choisissant Dieu comme idéal, les femmes du mouvement des Focolari reconnaissent qu'elles ont trouvé dans l'Évangile une vraie libération par rapport aux conditionnements extérieurs et intérieurs, aux idéologies, à la primauté de la vie familiale tout autant qu'à la course à la carrière et au succès. Pourtant, dans le monde, la situation n'est pas encore très facile pour les femmes. Des études montrent que, si leur instruction et leur situation économique s'améliorent dans l'ensemble, leur accès au pouvoir est plutôt en régression.

Mais la conquête du pouvoir n'est pas la mesure de l'émancipation. Si le mouvement des Focolari n'a pas hésité à confier le pouvoir à des femmes, il a surtout favorisé la formation d'identités féminines dignes, équilibrées et heureuses, qui ne soient pas « la femme » ou « la fille de », mais des femmes à part entière. On est passé dans la société des modèles stéréotypés (l'homme fort, autoritaire et rationnel / la femme émotive, obéissante et intuitive) à

*Des pratiques innovatrices
qui ont encore bien
du mal à trouver une
correspondance dans
les structures mentales,
et particulièrement
ecclésiales.*



son exact contraire, qui est l'annulation des différences. Chiara Lubich a réussi à fuir ces deux extrêmes. D'un côté, l'être humain a besoin de ressentir la liberté et la responsabilité de ses actes, de l'autre, il ne peut se réaliser sans ou contre son propre corps, avec ses spécificités morphologiques, hormonales et physiologiques. La culture que le mouvement promouvait refusait l'exaltation d'un androgyne⁷ indifférencié car il ne voulait et ne pouvait pas affaiblir le cœur de l'anthropologie de la relation entre les sexes : la réciprocité originelle homme-femme qui est à la base du mariage et de la procréation, comme on le trouve dans tous les récits des origines et dans la Bible.

Refusant le féminisme qui conjugait l'émancipation avec la conquête de la liberté sexuelle, les adhérents du mouvement des Focolari s'essayaient à une conversion continuelle, qui leur permet de vivre à la fois avec leur temps et à contre-courant. Il s'agit pour eux de purifier le regard. Contre la pornographie et la violence qui se sont banalisées dans nos sociétés, Chiara Lubich invite au don

de soi, en cherchant à restituer la dignité et la beauté du corps, selon un idéal d'harmonie que l'on retrouve dans l'art, dans le sport, dans une façon de s'habiller qui sache mettre en valeur la personnalité de chacun.

Nous savons que l'homme et la femme ont été créés « à l'image de Dieu », mais comme nous ne connaissons pas le terme ultime de la ressemblance, Dieu, tout cela reste un mystère et il nous faut éviter d'avoir des idées trop rigides et précises, qui seront démenties au fil de l'histoire. Il faut avoir l'humilité de reconnaître que l'homme et la femme ne pourront se connaître sans affronter ensemble l'aventure de la vie. Et nous savons qu'aucune loi ne peut nous obliger au respect, à la fraternité, au soin réciproque, mais que le libre choix de la personne est nécessaire.

LES LIMITES D'UN MODÈLE

Tout mouvement dépend des personnes qui en font partie et qui peuvent améliorer ou abîmer

LE GÉNIE FÉMININ

Les femmes ne sont pas seulement celles qui apparaissent dans certaines émissions télévisées et sur de nombreux magazines. En réalité, ces dernières sont une si petite minorité qu'elles disparaissent face aux milliards de femmes, épouses, mères, vierges, veuves qui, le plus souvent inconnues et silencieuses, sont un levain pour notre société [...] Conscientes de leur identité, les femmes veulent, contrairement au passé, apporter leur contribution originale et irremplaçable, non seulement dans la solidarité entre elles, mais aussi avec les hommes, pour l'avenir de notre planète. [...]

Dans l'enseignement de Jésus comme dans son comportement, on ne trouve rien qui reflète la discrimination de la femme propre à son époque. Au contraire, ses paroles et ses actes exprimaient toujours le respect et l'honneur dus à la femme [...] Jésus, fils de Dieu Amour, se révélera à la femme comme celui qui est venu sur terre pour vivre et mourir par amour, pour restaurer toutes choses et toutes créatures grâce à l'amour, pour enseigner l'amour à tous, car c'est là le cœur de sa doctrine. Il est venu pour appeler chacun à l'amour, une vocation vers laquelle la femme est particulièrement portée. [...]

Le problème de la femme est aujourd'hui un signe des temps, c'est-à-dire une indication de la volonté de Dieu. Cependant Dieu, qui est Providence, ne se limite pas à donner des indications. Il ouvre des chemins, donne des réponses et offre des possibilités. Et ce, en général, à travers son Église, mais pas seulement. [...] Les spiritualités de nouveaux groupes ecclésiaux ont des éléments communs, auxquels les femmes sont particulièrement sensibles. Certes, elles concernent tout le monde, hommes et femmes, toutes les classes sociales et toutes les vocations, mais elles sont en particulier adaptées aux laïcs et, de façon spéciale, aux femmes. [...] L'Esprit Saint a suscité, en somme, de nouvelles spiritualités qui vont au-devant des aspirations et des exigences les plus modernes de l'homme (...) Il existe donc des femmes qui sont une espérance et un exemple pour beaucoup, car l'Esprit Saint agit en leur faveur. Qui sait quelles surprises il prépare encore sur les chantiers de l'Église et ailleurs ?

Chiara LUBICH

Extraits du discours « Le génie féminin » prononcé à Trente (Italie)
le 1^{er} janvier 1995, à l'occasion de la Journée pour la paix.



▲ Chiara Lubich, la fondatrice des Focolari, avec le pape Jean-Paul II lors de la visite au Vatican d'un groupe d'évêques amis du mouvement.

© C.S.C.

le charisme initial. Les choses ne sont jamais simples et plusieurs problèmes restent posés.

- Le rapport avec l'institution ecclésiale a été une garantie de fidélité à l'Évangile et d'unité avec l'Église, mais certains ont souffert de ressentir une attitude de dépendance, par excès

d'unité, allant de la doctrine à la pensée unique.

- L'accent mis sur la virginité a été essentiel dans l'histoire du mouvement des Focolari. Mais cela ne s'est-il pas fait au détriment d'une valorisation suffisante du mariage et de toute vocation en général ?

- Même si la présidente est une femme, le charisme pétrinien (la hiérarchie), associé au pouvoir, continue à rendre la communauté féminine dépendante de la médiation masculine.

- La recherche de l'unité ne risque-t-elle pas de freiner la pluralité et de laisser quelquefois les gens se conformer à une orientation qui est contraire à leur propre conviction ? Il faut apprendre à négocier entre l'exigence de l'unité et la réalité de fait, en sauvant toujours la conscience personnelle.

- On peut se demander jusqu'à quel point le charisme, qui cherche à innover en respectant la Tradition tout en s'inscrivant dans les mutations sociales, ne risque pas un jour ou l'autre de tomber dans la contradiction et de se recroquer sur lui-même.

*Il s'agit en fait d'allier
le charisme marial féminin
avec le charisme pétrinien
(la hiérarchie) masculin.*



- On sait que toute personne construit sa propre identité en rapport avec le groupe auquel elle appartient. Les adhérents du mouvement des Focolari doivent à la fois être très attachés à leur communauté, et essayer d'éviter les attitudes négatives, en particulier le repli sur soi et sur ceux qui en font partie, en reproduisant une sorte de cléricisme, et en oubliant les efforts de dialogue.

- Comment rendre justice à la vérité ? Les proclamations de principe et la réalité sont parfois difficiles à concilier. La culture millénaire consistant à envisager le monde du point de vue masculin continue à proclamer l'égalité en pensant les hommes supérieurs en tant que tels, à ne considérer le salaire des femmes que comme une partie de celui du mari, à donner à l'enfant le seul nom paternel, à établir le sacerdoce comme

pouvoir, à tolérer la violence, à culpabiliser les femmes qui font carrière.

Malgré cela, le mouvement des Focolari continue à engendrer dans ses communautés de nouvelles relations entre hommes et femmes, pointées plus sur la vie que sur l'élaboration intellectuelle. ■

Giulia Paola DI NICOLA

- 1) Ensemble de sciences qui étudient l'Homme.
- 2) Gouvernement simultané de deux pouvoirs.
- 3) Système pour lequel la personne est la valeur suprême.
- 4) Mise en relief de l'importance philosophique de l'existence.
- 5) Focolarini : pluriel de *focolarino*, membre lié au mouvement des Focolari par des vœux (pour les célibataires) ou des promesses (pour les mariés).
- 6) Écrivain, homme politique italien, père de famille (1894-1980), co-fondateur du mouvement des Focolari et dont la cause de béatification est en cours.
- 7) Être humain dont l'apparence ne permet pas de savoir à quel sexe il appartient.

SUR LE TERRAIN

DEUX COMMUNAUTÉS FRÈRES ET SŒURS

À la question : « **Accompagne-t-on différemment une communauté Focolari selon qu'on soit homme ou femme ?** », Guido Baechtel et Hildegard Huber, de Strasbourg, ont répondu ensemble, forts d'une unité qui surpasse la parité.

Honneur aux dames ! Hildegard s'exprime la première. Elle évoque sa « petite surprise » à une école de responsables du Mouvement sur la façon différente dont une réalité avait été perçue entre femmes la première semaine, puis en groupes mixtes la semaine suivante. Interrogeant un focolarino (homme engagé chez les Focolari), elle a voulu comprendre ce qui résonnait négativement : « Au fond, c'était la même chose, mais exprimée de façon différente ». Cette

expérience fut un bon visa pour entamer sa responsabilité à la tête de la communauté féminine de Strasbourg : « Avoir le cœur ouvert et ne pas s'arrêter à la première impression. »

Il arrive bien à Guido d'entendre de certains messieurs : « Ça, c'est bien une réaction féminine ! » et il concède qu'eux-mêmes peuvent « avoir une relation plus terre à terre par rapport à certains sujets ». Mais fondamentalement, « bien qu'on pense différemment, on n'est ni hommes ni femmes, on est le peuple de Dieu » (pour paraphraser S. Paul), témoignent les deux responsables. Le reste se travaille : veiller, par exemple, à signer de la part des deux communautés tous les messages, à travailler en commun avec nos communautés respectives, etc. « Nous nous confrontons beaucoup pour essayer de nous comprendre car nous venons également avec les bagages de nos vies. Créer une certaine harmonie prend du temps. Nous avons la simplicité de pouvoir tout nous dire dans la souplesse et la confiance mutuelle comme dans un rapport de frère et sœur », déclarent de concert les deux responsables. « Chacun a sa richesse et les deux richesses ajoutées nous permettent, ajoutent-ils, d'avancer. » À une question sur leurs âges respectifs, Guido – 58 ans – répond, taquin, pour Hildegard, prétextant qu'« une femme ne peut pas le dire ». Petit clin d'œil de la Providence, l'anniversaire de l'une tombe le jour de la fête de l'autre...



Hildegard et Guido: toujours décider ensemble. ▲

© NC/Alan Boudrie

Chantal JOLY



Conférence donnée au cours de la session 2012 des Semaines sociales de France, "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Hommes et femmes en Église

Alphonse Borras
Maria Voce

Alphonse Borras *

Il m'a été demandé d'examiner quelle reconnaissance accorder aux contributions féminines croissantes dans l'Église catholique et de dégager quelques pistes concrètes pour leur évolution dans le contexte d'une recherche de "l'égalité dans la différence". Ma parole sera située, et surtout modeste, en tant que théologien, certes, mais aussi en tant que canoniste et, sur le plan de la gouvernance, en ma qualité de vicaire général d'un diocèse. D'entrée de jeu, je tiens à remercier les participantes d'un séminaire de travail organisé à mon initiative les 11 juillet et 23 août 2012 à l'abbaye de Brialmont (Tilff – Liège) pour préparer cette intervention. Au moment de traiter de leurs contributions dans l'institution ecclésiale, il eût été incongru de ne pas donner la parole à des femmes ! Dans ce que je vais vous partager, je leur dois beaucoup ! En m'accueillant ce soir vous accueillez donc tout autant la quinzaine de dames qui ont participé à ce séminaire, qui ont pris du temps pour vivre cette démarche de réflexion. Trois d'entre elles sont parmi nous.

Tout d'abord, c'est à partir du *droit de l'Église* que je vais engager mon propos. Dans un deuxième temps, j'aborderai *l'engagement des femmes en Église* pour en prendre la mesure en termes, notamment, de reconnaissance mais surtout pour envisager l'enjeu de leur contribution à la vie ecclésiale et au témoignage de l'Évangile. Je terminerai en suggérant les fronts d'un engagement conjoint où nous sommes attendus, fidèles, pasteurs et autres ministres, "hommes et femmes en Église".

Que dit le droit canonique ?

Tout d'abord, il nous dit qu'il y a une égalité foncière entre tous les baptisés. "Entre tous les fidèles, du fait de leur régénération dans le Christ, il existe quant à la dignité et à l'activité, une véritable égalité en vertu de laquelle tous coopèrent à l'édification du Corps du Christ, selon la condition et la fonction propres de chacun" (c. 208). C'est la reprise quasi mot pour mot d'une affirmation du concile Vatican II (LG 32 c, cf. LG 9b). C'est donc au titre de leur baptême qu'est reconnue l'égalité des femmes dans la vocation et la mission de l'Église dans la société (cf. c. 204 § 1). Deuxième chose, que je dirai à partir de la doctrine canonique – et qui nous ouvre à la complémentarité avec Maria Voce –, les canonistes, comme les juristes en général, pratiquent l'art du *distinguo* et distinguent notamment deux types de communauté ecclésiale : les communautés dites hiérarchiques et les communautés associatives.

La contribution des femmes à la vie de l'Église s'effectue en effet à différents niveaux et surtout selon des modalités diverses, avec une portée différenciée selon les communautés ecclésiales

* Alphonse Borras est théologien et vicaire général du diocèse de Liège.

concernées. Les communautés associatives reposent sur l'exercice du droit fondamental en Église – et dans la société – de s'associer.

Par leur nature même, elles donnent lieu à un plus grand égalitarisme puisqu'elles reposent sur l'adhésion des fidèles qui décident de s'associer entre eux pour poursuivre un but particulier, à l'intérieur de la mission globale de l'Église. Cet égalitarisme se vérifie dans les statuts canoniques de ces associations, dans la gestion et le contrôle par leurs membres de la poursuite du but social, l'exercice de leurs droits et devoirs dans l'association, les usages en cours, etc.

En revanche, les communautés dites hiérarchiques ont été érigées par l'autorité compétente – sur le plan du diocèse, par l'évêque diocésain – pour assurer l'intégralité de la mission par une pleine prise en charge pastorale. Le ministère sacerdotal de présidence de l'évêque ou du prêtre est de ce fait constitutif de leur fonctionnement, de leur organisation et, en définitive, de leur gouvernement.

Mon propos va porter sur la présence des femmes dans les communautés hiérarchiques comme les paroisses (ou unités pastorales), les aumôneries hospitalières, carcérales ou autres, ainsi que dans les curies diocésaines et les services qui les composent.

Mais, avant cela, venons-en à une question épineuse à la frontière du droit et de la théologie et qui demeure un point d'achoppement pour notre mentalité occidentale, vu les acquis en matière d'égalité des droits et de parité de responsabilités, à savoir le nonaccès des femmes à l'ordination sacerdotale.

C'est une question à la fois névralgique, délicate et complexe.

La non-admission des femmes à l'ordination sacerdotale.

En 1976, la Congrégation romaine pour la Doctrine de la foi déclarait que "l'Église, par fidélité à l'exemple de son Seigneur, ne se considère pas autorisée à admettre les femmes à l'ordination sacerdotale et elle estime opportun de l'expliquer".

Dans sa Lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* du 22 mai 1994, Jean-Paul II reprenait cette position entérinée par son prédécesseur en la qualifiant de "définitive" et lui donnait de la sorte un caractère irréformable. Cette doctrine tombant du côté des enseignements connexes ou ayant un lien intrinsèque avec les données révélées, le Pape s'approchait au maximum des conditions de l'infaillibilité pontificale ("Je déclare, en vertu de ma mission de confirmer mes frères") mais n'employait pas le mot "infailliblement".

Ce qui est en jeu dans la considération du nonaccès à l'ordination sacerdotale, c'est d'abord un ensemble d'"options herméneutiques", c'est-à-dire de choix préalables pour l'interprétation. C'est ainsi qu'il faut s'interroger sur l'unanimité matérielle de la Tradition en tant que garantie d'un contenu, sans négliger sa caractéristique essentielle de tradition "vivante", comme une germination qui déploie des possibles dans des contextes inédits. L'argumentation scripturaire entrera aussi en ligne de compte selon que l'on appréciera l'attitude de Jésus, la présence féminine parmi ses disciples et dans les premières communautés, mais aussi les codes en usage de ce temps-là sur les femmes dans le culte. Pareillement, selon que l'on raisonnera à partir de la "création" ou en fonction de l'"eschatologie", cela donnera des approches différentes de l'éventualité de femmes prêtres.

Théologiquement, la réflexion sera relative à l'articulation entre la référence au Christ (avec une ressemblance "naturelle" avec lui) et la référence à l'action de l'Esprit dans l'Église (en lien la communauté ecclésiale) ; dans l'une, on privilégie l'action *in persona Christi*, dans l'autre, l'action *in persona Ecclesiae*.

Sur le plan de la théologie des ministères et de l'histoire de leur déploiement au Ier siècle, il est difficile de cerner le "seuil" qualitatif entre ce qui serait le noyau irréductible du ministère "sacerdotal" et les formes complexes du ministère ecclésial aux périodes apostolique et post-apostolique.

Sur le plan de l'anthropologie théologique, c'est la conception biblique de l'être humain dans son intrinsèque différenciation sexuelle qui invite à approfondir la portée symbolique de celle-ci et à examiner son incidence sur la question de l'ordination. Hommes et femmes sont confrontés au mystère de la vie, au don de la vie, à la vie donnée ; la femme manifeste, non sans l'homme, que celle-ci est d'abord reçue, ensuite portée et toujours offerte.

La façon d'apprécier la figure de Marie – et pour certains le fait que Jésus n'ait pas ordonné sa mère – n'est pas non plus sans influence. Un autre aspect entre en jeu, et pas des moindres : l'ordination des seuls hommes pourrait être considérée comme un fait de même valeur que la nécessité du pain et du vin pour l'eucharistie, elle s'enracine dans les origines de la foi et appartient, pourrait-on dire, à l'historicité de l'apostolicité de la foi.

Outre ces considérations argumentaires, il y a la responsabilité de l'unité qui incombe aux pasteurs de l'Église, aussi bien en interne au sein de l'Église catholique que dans les rapports oecuméniques, notamment avec l'orthodoxie. On ne négligera pas non plus ce que d'aucuns pourraient considérer comme le point de vue rationaliste occidental dominateur présumant que ce dossier est un dossier brûlant pour tous les catholiques. En tant que catholique – et en toute loyauté – je ne peux que prendre acte de la position "définitive" du Pape, même si je reste convaincu qu'elle ne pourra pas de soi mettre un terme à la réflexion, ni empêcher un débat dans l'Église. Vu l'évolution des rôles sociaux en Occident, elle fait l'objet de critiques parfois virulentes. Pour certaines catholiques, elle exprime "une discrimination insupportable". Gardons-nous cependant de minimiser la position pontificale. Elle doit, pour le moins, nous faire réfléchir, d'autant que le dossier théologique est extrêmement complexe. Le reconnaître est une question d'honnêteté intellectuelle ! On ne peut donc situer ce dossier au niveau de l'opinion ni à celui d'une revendication d'égalité hommes/femmes, ni *a fortiori* la régler par de simples votes de majorité. Mais peut-on, pour autant, traiter la non-ordination des femmes comme une doctrine engageant l'infaillibilité magistérielles ?

Une présence ecclésiale indéniable, utile et indispensable.

Dans le concret de la vie de l'Église, les femmes constituent l'écrasante majorité des laïcs qui, au titre de leur baptême et selon leurs charismes, portent au quotidien le témoignage et le rayonnement de l'Évangile. Sans les femmes "engagées", le rayonnement de l'Évangile serait terriblement appauvri. En outre, sur le plan des services et des ministères indispensables à la mission de l'Église en ce lieu, la contribution des femmes dans les communautés dites hiérarchiques est un phénomène croissant de ces dernières décennies.

C'est la diminution du nombre de prêtres, traditionnellement garants de l'institution, qui a favorisé leur entrée en scène.

Des femmes déchargent les prêtres non seulement dans leurs tâches ministérielles, mais pour des tâches ministérielles. Elles constituent véritablement, à titre bénévole ou de façon rémunérée, un corps important de collaboratrices pastorales. L'arrivée des femmes a été une nécessité. "Nécessité fait loi", dit l'adage. Mais pour se faire accepter, *a fortiori* dans les tâches à responsabilité, elles ont souvent dû apprendre à être humbles surtout quand leur présence était ressentie comme une menace pour l'identité de l'"autre", homme, prêtre et célibataire. Mais, à y regarder de plus près, leur contribution n'est pas purement et simplement "féminine" au sens où cette qualification désignerait la nature des tâches et des responsabilités. Leur contribution est indistinctement liée à leur personnalité, leur caractère, leur expérience de vie, leur histoire personnelle et pas seulement à leur sexe, entendu au sens de "sexe social", à savoir les traits culturels (stéréo)typés de la féminité. Certes, il faut éviter de tomber dans le "tout culturel" après avoir succombé au "tout naturel". Dans l'état actuel de la culture en Occident, les qualités (stéréo)typées comme "féminines" sont le plus souvent de l'ordre relationnel : citons principalement l'attention, la disponibilité, la gratuité, l'écoute, l'empathie, la compassion, mais aussi la capacité de mettre ensemble et de faire du lien. Je dis bien "en l'état actuel" ! La présence féminine a ainsi contribué ces dernières décennies à ce qu'on en arrive à un autre style d'exercice des responsabilités et du pouvoir. Le leadership des femmes est perçu comme plus dynamique parce que plus relationnel, intuitif, transformationnel et émotif. Il est aussi plus interactif parce qu'il encourage la participation et stimule la motivation, axé sur la tâche et les résultats, moyennant la mise en relation des personnes et des objectifs. On leur reconnaît un leadership sensible à la résolution des problèmes et au dépassement des conflits. Les femmes sont aussi perçues comme ayant une approche intégrée des différentes composantes de la personne : corps et esprit, affectivité et intellect. Dans l'Église – comme d'ailleurs dans la société, – bon nombre de femmes considèrent ces qualités comme des atouts. Il y a cependant lieu de ne pas durcir l'attribution de ce style de leadership à des qualités qui demeurent culturellement stéréotypées comme féminines, tout comme il faut éviter l'opposition simpliste du

masculin et du féminin. C'est la relation symbolique "masculin - féminin" qu'il importe de promouvoir pour dégager ce que leur différence apporte en termes d'humanisation, de surplus de sens, voire d'action de grâce. Cela ne va pas sans difficultés, surtout quand des hommes, notamment des prêtres, sont sur la défensive - la présence des femmes ayant parfois été perçue comme un facteur de perturbation des habitudes et des mentalités. D'où des résistances cléricales soit sur le mode de la manipulation et de la séduction, pour qu'elles restent dans le rang, soit par une relative indifférence à l'égard d'aspirations légitimes de développement personnel, soit encore sur le plan de la plaisanterie de mauvais goût. Dans le pire des cas, l'action de ces femmes produit un effet de "vitrine", une sorte de faire-valoir pour l'institution cléricale qui (se) justifie (par) leur engagement. D'où des frustrations chez les femmes ! Leur présence risque en outre d'être parfois instrumentalisée à des fins idéologiques. Devant les difficultés, il y a aussi le risque chez certaines d'une "surenchère du don de soi" pour obtenir une reconnaissance en tant que nouveaux acteurs de la pastorale. Cette surenchère n'arrange rien. Elle constitue un obstacle supplémentaire à une dynamique qui relève en définitive du changement institutionnel et non pas d'abord de la différenciation sexuelle. Car, c'est bel et bien du changement dont on a peur ; et la peur est plus grande quand il est opéré par des femmes car l'imaginaire social se les représente soumises aux hommes, ce qui peut nourrir chez eux la crainte d'une révolte, l'angoisse face à un retournement du rapport de force.

Reconnaissance et légitimité des contributions féminines.

Quoi qu'il en soit, - à côté des clercs et des hommes laïcs -, des femmes, bénévoles ou rémunérées, arrivent avec leurs parcours professionnels, leurs itinéraires existentiels et leurs états de vie différents du clergé presbytéral, célibataire par surcroît. Cette diversité est révélatrice de la catholicité ecclésiastique : elle conduit, au fond, à une prise au sérieux de l'altérité, - une ouverture aux "autres", à ce qui est autre, voire différent, qui permet non seulement une prise de conscience de sa propre identité, mais aussi un enrichissement mutuel entre acteurs ecclésiastiques. On mesure le chemin parcouru depuis quelques décennies et *a fortiori* sur le temps long, depuis quelques siècles. Des femmes s'activent en Église, ça bouge ! Mais qu'en est-il de la reconnaissance et de la légitimité de leur contribution ? Car, qui dit reconnaissance, dit en définitive légitimité. Or, celle-ci n'est pas seulement légale ni institutionnelle, même si cette dimension juridique se révèle indispensable. La légitimation institutionnelle ou légale par l'attribution d'une fonction - dans l'Église comme dans la société - est nécessaire mais pas suffisante. Il faut en outre la reconnaissance par la collectivité concernée, c'est-à-dire par les personnes qui, à un titre ou à un autre, sont concernées par la mission confiée à des femmes et qui en bénéficient en paroisse, en aumônerie ou au sein d'un service. Cela nous renvoie à ce que, dans la foulée de Max Weber, des sociologues ont dégagé comme sources de légitimité. On peut les résumer à quatre : la légitimité liée à un charisme de fonction ou plus simplement à la fonction assignée par l'institution ; l'expérience ou l'expertise ; les connaissances ou les savoirs mobilisés pour les tâches exercées dans la mission confiée ; les qualités de la personnalité.

Heureuses et bénéfiques contributions féminines.

Les femmes bénéficient d'une légitimité indéniable, mais à confirmer. Leur émergence ne pourra que continuer à influencer sur les autres acteurs concernés, les clercs en particulier et les autres fidèles, mais aussi sur la conscience que les femmes elles-mêmes ont et développent de leur action en Église. Leur contribution variée et multiple favorise et garantit l'inculturation de la foi : celle-ci n'est pas uniquement assurée par les clercs ni même uniquement par les hommes, mais par tous, femmes y compris. L'enjeu est capital pour l'évangélisation. La crédibilité de l'Évangile passe par le crédit que l'Église accorde(ra) aux femmes. En Occident, le statut des femmes est un point extrêmement sensible. Tout ne va-t-il pas se jouer dans la façon dont l'Église va non seulement honorer leur dignité, mais reconnaître leur inégalable participation à la mission ? J'ose l'espérer. Concrètement, à quelque niveau que ce soit - et je pense surtout au niveau des diocèses - l'Église peut déjà récolter quelques fruits des contributions féminines. J'en retiens principalement quatre. Il y a tout d'abord l'humanisation de l'institution par la présence des femmes, et plus spécialement par l'enrichissement humain que procurent les qualités stéréotypées comme féminines, dont nous avons dit qu'elles sont avant tout - et en définitive -

humaines. Il y a ensuite une meilleure prise en compte du quotidien – de l' "épaisseur du quotidien" – que leur présence reflète. Elle est un gage d'inculturation de la foi dans ce qui fait la vie commune des gens. Dieu est venu sauver l'humain, tout l'humain. Femmes qui aiment, qui luttent, qui souffrent... Elles ne le font pas sans les hommes, mais elles les aident à découvrir qu'au-delà de l'efficacité des programmes et l'argumentaire des idéologies, l'ouverture à l'avenir autant que le don de la vie les constituent dans leur commune dignité et leur imprescriptible complémentarité d'hommes et de femmes, créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Sur le plan des tâches, des services ou ministères, les femmes apportent leur professionnalisme extra-ecclésial dont elles font bénéficier la paroisse, l'aumônerie ou le service. À bien des égards, leur présence contribue à la dynamisation de l'institution, à ses initiatives, ses actions, ses projets, mais aussi à l'évolution de sa culture interne. Il y a enfin une créativité dans l'accompagnement pastoral en dehors ou au-delà de l'offre sacramentelle (créativité extra/supra-sacramentelle). Là où elles jouissent de la confiance de l'autorité pastorale, elles cherchent volontiers des voies et des modalités pour accompagner les personnes à défaut de (pouvoir) recourir aux sacrements qu'elles ne peuvent célébrer. Bien souvent, cette créativité pastorale conduit les personnes qui en bénéficient à découvrir des trésors insoupçonnés de la foi de l'Église. Là où la simple satisfaction d'une demande sacramentelle aurait consolidé la religiosité, l'accompagnement extra-sacramentel aura prodigué du temps, de l'énergie et surtout un désir plus grand d'accueillir une Parole qui fait grandir en humanité, selon le dessein de Dieu.

De l'égalité des droits à la parité des responsabilités : un chantier à poursuivre sur trois fronts.

Il faut donc se réjouir du chemin parcouru ces dernières décennies. Mais vu les effets toujours présents, bien qu'atténués, du sexisme androcentré, il importe de s'engager tous ensemble – hommes et femmes, clercs et laïcs, pasteurs et communautés – conjointement sur trois fronts du combat pour la parité de responsabilités : celui de la qualité relationnelle, celui des apprentissages et enfin celui des représentations. Le combat pour la parité s'engage sur le terrain des qualités des relations entre hommes et femmes. Cela se joue au quotidien et cela nous concerne tous et chacun(e). Cette qualité relationnelle découle selon moi de quatre sources. Elle jaillit en premier lieu du respect réciproque de chacun dans ses spécificités. Elle découle ensuite de la vocation commune au sein de l'Église et au service de la mission. Elle dépend cependant tout autant d'une volonté de travailler ensemble. Elle provient enfin d'un désir d'enrichissement mutuel dans son humanité et dans l'approfondissement de son être chrétien. La parité ne peut se développer que par des apprentissages individuels et collectifs à poursuivre principalement dans quatre domaines : tout d'abord la prise de parole des "femmes" dans la vie et le fonctionnement des communautés susdites et du diocèse. Une parole qualifiée, que ce soit de l'ordre du témoignage ou de la compétence théologique. Il y a ensuite leur implication dans les instances de concertation au sein de ces communautés et du diocèse (par exemple le Conseil pastoral). La parité se joue aussi dans leur implication dans des organes de décision (par exemple un Conseil épiscopal), voire, le cas échéant, leur participation au pouvoir de juridiction proprement dit (c. 129 § 2 et suiv.) lorsqu'elles sont juge ecclésiastique (c. 1421) ou encore leur engagement dans un office de déléguée épiscopale et de chancelière. Il y a enfin à améliorer la parité quant au statut des femmes rémunérées au service de l'Église. On notera que ces quatre domaines ne relèvent plus des relations interpersonnelles mais des fonctionnements institutionnels. Le front des représentations concerne non seulement un travail sur les résistances patriarcales et androcentriques à la parité, voire à l'égalité, mais aussi un examen des stéréotypes et des préjugés à l'œuvre dans les communautés et chez des pasteurs. C'est sur la base d'une identification des résistances et des oppositions que l'on pourra travailler aux représentations mentales des catholiques, fidèles, pasteurs et autres ministres. Ce qui se joue ici, ce n'est pas seulement le "discours" mais aussi l'imaginaire ecclésial autour de "la" femme. Un sociologue canadien comme Charles Taylor nous invite à bien penser l'imaginaire, qui concerne aussi l'aspect mythico-narratif de notre religion (l'approche de la Bible par la façon dont elle résonne, notamment dans la catéchèse, comment on se parle, comment on raconte des histoires spirituelles d'hommes et de femmes... Vaste chantier dès lors que cet imaginaire engage à la fois trois niveaux : celui des rites et des usages, celui des mythes et des récits, et enfin celui des discours). Concrètement cela interroge respectivement le style des relations avec les femmes à la

fois redoutées, disqualifiées et sublimées, l'interprétation critique des récits bibliques et autres pour réhabiliter leur égalité et leur complémentarité et, enfin, le discours tenu par les responsables pastoraux et le magistère, ainsi que celui tenu par les fidèles sur le terrain très concret et quotidien de la vie ecclésiale. Ce travail sur l'imaginaire n'ira pas non plus sans une purification de la mémoire en portant à la parole la marginalisation et la sujétion des femmes. C'est en fonction de ce long, lent et laborieux travail sur l'imaginaire ecclésial que l'on parviendra petit à petit à dépasser l'androcentrisme. Nous sommes sur la bonne voie.

Comme disait l'un des derniers dictateurs d'Amérique latine : "La révolution est imparable". C'est le cas pour celle-ci ! Les acquis socioculturels, politiques et ecclésiaux sont irréversibles, même si on observe parfois des régressions. Il s'agit néanmoins de (continuer à) faire les apprentissages indispensables pour dépasser la sujétion féminine – même, et surtout sublimée –, accepter sans concession l'égalité des chrétiennes et développer une véritable complémentarité hommes/femmes.

Et je termine par un message des Pères conciliaires adressé aux femmes et dont la date, le 8 décembre 1965, n'est pas sans signification.

"L'heure vient, l'heure est venue où la vocation de la femme s'accomplit en plénitude, l'heure où la femme acquiert dans la cité une influence, un rayonnement, un pouvoir jamais atteints jusqu'ici". Quand viendra-t-elle "dans l'Église", cette heure que les Pères du concile Vatican II voyaient déjà arrivée "dans la cité" ?

Anne Ponce* : *Merci beaucoup pour ces explications sur l'accès des femmes au ministère presbytéral. Si j'ai bien compris, concernant la position de l'église, elle est "définitive"... pour l'instant.*

Alphonse Borrás :

Il y a de grands débats entre les théologiens et les canonistes sur le sens de "définitif" et en particulier dans le sens de "définitoire"(on l'a défini) mais aussi – vous voyez, on est toujours dans des tensions et des tiraillements – dans le sens de l' "irréformable". Si on prend, par exemple, l'unanimité matérielle de la tradition, il est clair que, pour un dogme comme celui de l'Immaculée Conception, il n'y a pas d'unanimité matérielle dans la foi de l'Église à travers les siècles. Donc c'est un examen qui se poursuivra nécessairement... Nous verrons dans ce débat que d'autres éléments sont tout aussi déterminants que des questions strictement théologiques ou doctrinales formelles.

En tout état de cause, les femmes sont très présentes dans l'Église. En vertu de notre baptême, pour chacun et chacune d'entre nous, selon nos charismes propres, il y a une participation de tous à la mission de l'Église. Sous cet angle là, il y a indéniablement une écrasante majorité de figures féminines qui contribuent au titre de leur baptême au témoignage. C'est un premier niveau : la coresponsabilité baptismale de tous les chrétiens. C'est indéniable et manifeste. La féminisation est très marquée dans le témoignage quotidien de l'Évangile. Cette féminisation est encore plus marquée sur l'autre aspect : la collaboration sur le plan du ministère d'hommes et de femmes, ordonnés ou pas. C'est indéniable : il y a une présence indispensable de chrétiennes qui, au titre d'un ministère et pas seulement au titre de leur baptême, au titre d'une investiture, quelle que soit la nature de cette investiture, que ce soit par un sacramental, c'est-à-dire une bénédiction, au titre d'un appel de l'Église, ou de manière plus administrative, se mettent à contribution pour porter en avant cette annonce de l'Évangile et édifier les communautés. Nous les voyons oeuvrer utilement, surtout dans un contexte de diminution des prêtres. Cet apport des femmes à ces deux niveaux mobilise beaucoup de qualités. Quand on a réfléchi ensemble durant l'été, il est apparu évident que les qualités mobilisées par ces chrétiennes sont avant tout des qualités humaines, mais qui, dans l'état actuel de la culture, sont stéréotypées, qualifiées de féminines. Les femmes ont aussi un certain type de leadership plus relationnel, plus transformationnel, plus émotif, plus apte à gérer les conflits, à traverser les conflits, à traverser le temps et des situations difficiles. Ce sont des atouts dits féminins qui sont valorisés comme tels. Nous tenons à une approche qui ne soit pas seulement complémentaire, mais aussi symbolique du masculin et du féminin. Il ne s'agit pas de faire une théologie de la

* Anne Ponce, directrice de la rédaction de *Pèlerin*, présidait la séance

femme après avoir fait une théologie du *vir*, de l'homme, mais de penser, de mettre en oeuvre par la pensée, cette complémentarité symbolique dans le travail pastoral.

Maria Voce*

C'est bien volontiers que j'ai accueilli l'invitation de participer au dialogue autour d'un sujet particulièrement actuel aujourd'hui : comment reconnaître l'apport croissant que la femme peut offrir – et offre déjà – au sein de l'Église ?

Quel rôle la femme peut-elle occuper dans une institution où la hiérarchie est uniquement masculine ? Avant d'aborder concrètement le sujet, un préambule me paraît nécessaire : le rôle de l'homme et de la femme doit être compris à partir du dessein de Dieu sur l'humanité. Créés par Dieu "à son image et à sa ressemblance" (*Genèse 1,27*), ils sont appelés à participer à sa vie intime et à vivre en communion réciproque dans l'amour, sur le modèle de Dieu qui est amour, Trinité. La dignité de l'homme, en tant qu'homme et femme, a donc son fondement dans l'acte créateur de Dieu.

Si la femme ne peut pas accéder "définitivement pour l'instant", comme le suggérait l'exposé précédent, à la carrière ecclésiastique, en revanche elle possède le plus grand des charismes, l'amour. Elle se reflète en Marie, la plus grande créature du monde, qui a réalisé l'amour de façon éminente. Nous verrons plus loin comment.

Mais tout d'abord, je voudrais apporter le témoignage du mouvement des Focolari, fondé par une femme, Chiara Lubich. Le mouvement des Focolari, aussi nommé "OEuvre de Marie", est un mouvement de spiritualité chrétienne

dont la spécificité est de travailler à l'unité, en écho à cette toute dernière prière de Jésus : "Que tous soient un". C'est un mouvement fortement communautaire qui cherche tout d'abord à mettre à l'honneur le commandement de l'amour réciproque, base incontournable de l'unité. "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.". Voilà, en quelques mots, ce qui anime les membres du mouvement des Focolari. Mais cet amour réciproque – nous l'expérimentons tous les jours – comporte une condition qui lui donne sa mesure : "comme je vous ai aimés". Jésus a aimé en allant jusqu'à la croix. Eh bien, l'amour réciproque va, dans les petites choses comme dans les grandes, jusqu'au don de soi. La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure. Et cet amour n'est pas destiné à rester entre soi, il s'adresse naturellement à tous. Il est tourné vers le dialogue oecuménique, le dialogue interreligieux et le dialogue avec les non-croyants.

naissance et développement des Focolari

Il est né en 1943, pendant la seconde guerre mondiale. Au moment où Roger Schutz fondait, en France, la communauté de Taizé, Chiara Lubich commençait avec quelques amies, à Trente, en Italie du Nord, une expérience de vie évangélique radicale. Personne ne savait, à l'époque, quel serait l'avenir de cette aventure. Comme beaucoup d'Oeuvres, le mouvement des Focolari s'élabora lentement dans un long travail de maturation intérieure et extérieure. C'est ainsi que virent le jour tout ensemble une spiritualité nouvelle et une organisation qui lui correspond. Au départ, il y avait un groupe de jeunes filles qui décidaient de donner leur vie pour un idéal qui ne serait pas détruit par les bombes qui dévastaient leur ville. Aujourd'hui, le Mouvement des Focolari est présent dans 192 pays, il compte environ deux millions d'adhérents et de sympathisants en majorité catholiques. En font aussi partie, à des titres divers, des milliers de chrétiens de 350 Églises et communautés ecclésiales, beaucoup de fidèles d'autres religions parmi lesquels des juifs, des musulmans, des bouddhistes, des hindous, des sikhs... et aussi des personnes sans option religieuse. Tout ceci avec des formes d'adhésion et d'engagement très variées. Il y a en effet des personnes qui s'engagent par des vœux et vivent

une vie communautaire dans un *focolare* (foyer en italien). *Focolare* est le nom qui a été donné au tout début par l'entourage pour désigner le groupe naissant. Il y a ainsi des *focolares* masculins où vivent des hommes et des *focolares* féminins qui accueillent des femmes. Ces *focolares* comprennent aussi, à égalité de droit et d'engagement, des personnes mariées qui font, elles aussi, non pas des vœux proprement dits, mais des "promesses".

Certains choisissent un autre type d'adhésion, que l'on appelle des "volontaires". Et il y a les jeunes, avec des engagements différents selon les âges. Il y a aussi des prêtres, des

* Maria Voce est présidente des Focolari depuis 2008.

séminaristes, des religieux et des religieuses, voire des évêques qui font partie du mouvement. Là aussi, leur engagement dans le mouvement s'adapte à leur état de vie.

Enfin, il y a aussi des formes d'adhésion ou d'actions transversales qui concernent les membres du mouvement au-delà de leurs types d'engagement : familles nouvelles, humanité nouvelle, jeunes pour un monde uni, mouvement paroissial, etc. Comment faire pour réunir toutes ces personnes, pour les rassembler dans une même famille ? Au sein du mouvement des Focolari, nous sommes plus attentifs à la vie qu'aux structures, même si nous savons combien ces dernières sont utiles. Nous mettons plus volontiers l'accent sur la qualité de la relation – qui doit être une relation d'amour réciproque – que sur la structure qui la porte. Peu à peu, le mouvement a mis en place une structure au

niveau international, à Rome, et celle-ci se répète dans les différents pays où le mouvement est implanté. Cette structure, issue de l'Assemblée générale du mouvement, est composée paritairement de deux représentants – un homme, une femme – de chaque réalité du mouvement de l'Oeuvre de Marie. C'est le conseil de l'Oeuvre ou, au niveau local, le conseil de zone. Et, à sa tête, se trouve la présidente qui a pour premier et étroit collaborateur le co-président. Mais entre la première approbation diocésaine, en 1947, et l'approbation définitive de 1990, quand les statuts, y compris la structure, ont été approuvés, il s'est passé bien des choses. Je ne m'étends pas sur la façon dont le mouvement des Focolari s'est complexifié tout en se répandant dans le monde entier.

Une présidence féminine

Je voudrais simplement dire que, pendant toutes ces années, l'Église a mis à l'épreuve le Mouvement, particulièrement sur la présence, à sa tête et à sa source, d'une femme, Chiara Lubich. Les tentatives d'annexion ou de mise sous tutelle ont été nombreuses. Il fallait un homme, et si possible un prêtre à la tête de tout cela. Chiara, et le mouvement avec elle, a toujours instinctivement résisté à cette "mise au pas". Ceci, tout en manifestant une obéissance inconditionnelle à l'Église dans son aspect institutionnel. Pour Chiara en effet, la phrase de l'Évangile "qui vous écoute m'écoute" (Luc 10, 16), qui fonde l'autorité de la hiérarchie, était à respecter de façon absolue. Cependant, il lui semblait que cela aurait altéré la nature même du Mouvement qui – elle le savait mieux que quiconque – n'était pas né d'un projet humain, mais de Dieu. Comme quoi la reconnaissance de la place de la femme dans l'Église ne va pas sans une forme de "combat" c'est-à-dire de fidélité à soi-même, à sa conscience, au plan de Dieu, en dernière analyse. Mais un combat qui, dans le cas concret que je cite, a eu les caractéristiques d'une "Pâque", c'est-à-dire d'une mort et d'une résurrection, cette dernière manifestant bien l'intention de Dieu, l'expression de sa volonté sur le rôle de la femme. Tout cela a culminé dans la présidence féminine déjà mentionnée.

La fondatrice, Chiara Lubich, souhaitait que le président du mouvement soit toujours, statutairement, une femme. Elle en a parlé directement à Jean-Paul II, en lui demandant si c'était envisageable. La réponse du pape a été péremptoire : "Je ne souhaiterais rien de mieux."¹ Cette présidence féminine statutairement entérinée est significative : elle indique la nécessité de distinguer entre pouvoir de gouvernement et importance du charisme et que, pour gouverner une Oeuvre, ce qui est requis en priorité ce ne sont pas les qualités d'autorité ou d'organisation, mais d'avoir un charisme. C'est un message lancé à l'Église pour souligner la priorité de l'amour, priorité qui n'est pas seulement féminine.

Cette présence féminine est inédite dans l'Église et dans les Églises et cela fixe quelques lignes directrices : il est plus important d'aimer que de savoir organiser ; une femme sait le faire tout aussi bien qu'un homme. Ou mieux : la femme, en raison de sa disposition à la maternité a certainement une grande capacité d'aimer, une capacité interne, physique, de ressentir ce que l'autre ressent, d'être touché par ce qui le touche. Comme seule une mère peut l'être. Il n'y a donc, dans tout cela, aucune question de pouvoir.

Car le pouvoir appartient à la relation d'amour réciproque qui engendre la présence de Jésus au milieu de nous, comme l'affirme le préambule de nos statuts : "La charité mutuelle et constante, qui rend possible l'unité et apporte la présence de Jésus dans la collectivité, fonde dans tous ses

¹ Au cours d'une audience, le 23 septembre 1985. Cf. Oeuvre de Marie, Statuts généraux, art. 98, note 23.

aspects la vie des personnes qui font partie du mouvement de l'Oeuvre de Marie. Norme des normes, elle est le préambule de toute règle."J'en étais bien consciente quand j'ai été élue et c'est ma pratique quotidienne dans mon rôle de présidente d'un Mouvement aussi vaste. Succéder à une fondatrice comme Chiara n'était pas évident.

Mais elle nous avait laissé un testament : la personne même de Jésus entre ceux qui sont unis en son nom. Comme je l'ai déclaré aussitôt après mon élection, je n'avais d'autre désir que de construire des relations d'unité profonde avec toutes les personnes de l'Oeuvre à tous les niveaux, y compris au niveau central, au niveau de la gouvernance, pour que ce ne soit pas moi qui fasse avancer l'œuvre de Chiara, mais qu'elle soit guidée par le charisme qu'elle nous a donné. Nous sommes bien conscients que cela ne va pas de soi, parce que, parmi toutes les différences qui existent, celle entre l'homme et la femme n'est pas des moindres. Le seul fait d'avoir une gouvernance de l'Oeuvre où l'homme et la femme sont absolument paritaires n'est pas évident, et pourtant, quand on construit quelque chose sur la base de cette unité, un extraordinaire bouleversement s'opère chez l'homme et chez la femme. Il m'est arrivé de parler aux membres du Mouvement de la relation homme-femme. Je voulais que les *focolarines* – les femmes engagées – prennent conscience de ce que représente pour un homme le fait de reconnaître à la femme une égalité absolue, voire de se mettre dans une attitude de subordination à son égard, après des siècles d'affirmation pratique de l'autorité masculine sur la femme. C'est quelque chose d'héroïque. J'en suis convaincue. Nous avons conscience d'être au tout début de cette démarche.

L'unité entre l'homme et la femme demeure un équilibre toujours précaire. L'on ne doit jamais cesser de redécouvrir la valeur de l'une (la femme), de l'autre (l'homme) ; tous les deux ne doivent jamais cesser de considérer la diversité comme une richesse, ni se fatiguer à recommencer à entreprendre la voie royale du dialogue.

Mais une Oeuvre, qui doit témoigner de la possibilité pour la famille humaine d'être "une", doit nécessairement partir de l'unité, une unité qu'elle construit d'abord en son sein entre un responsable et une responsable.

Comme je le précisais en préambule, notre Oeuvre s'appelle aussi "Œuvre de Marie" : c'est en effet la tâche, humaine et spirituelle de Marie, que de donner Jésus au monde. Marie, de fait, est un exemple, un modèle pour tous les chrétiens. Son rôle, sa tâche spécifique, consiste à accueillir Jésus en elle (c'est le moment de l'Annonciation), à le faire naître (c'est Noël, la Nativité), à le présenter au monde (c'est la Présentation au Temple), à le faire grandir (et c'est trente ans de vie cachée), à le laisser aller ensuite accomplir sa mission. Mais ce détachement ne s'arrête pas là. Marie est là au pied de la Croix : elle donne son Fils pour que le monde ait la vie. Elle est encore présente à la naissance de l'Église où elle donne Jésus-Christ "établi Fils de Dieu avec puissance par la résurrection des morts" (Rm 1,4). Ici, Marie n'est pas celle qui commande, bien sûr, mais celle qui contient. Et elle contient tous les membres de l'Église, y compris les apôtres, y compris Pierre. Mais Marie, "la femme" qui représente aussi tout le genre humain, n'est pas seulement le prototype de la femme, mais aussi de l'homme. C'est pourquoi nul, qu'il soit homme ou femme, n'est exonéré du devoir d'aimer. Or "aimer", c'est servir ses frères, de la façon que Jésus nous a indiquée : "Si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous" (Mc 10,44). Voilà le chemin qui permet de réaliser, à partir de la communauté chrétienne, une collaboration harmonieuse et profonde entre hommes et femmes. Une collaboration fondée sur l'Évangile vécu, qui offre aussi bien aux hommes qu'aux femmes des modèles auxquels se conformer : Jésus et Marie.

Un mouvement facteur de transformations

Le mouvement existe comme il est, avec sa spécificité et son histoire. Il n'est pas aisé d'indiquer comment ou de quelle façon il peut servir de modèle. Si les *focolarini* vivent leur relation entre hommes et femmes dans l'unité, ils sont plus qu'un simple exemple. Ils sont un facteur de transformation de l'Église parce qu'ils le vivent dans l'Église. En outre, l'expérience de notre Mouvement sous cet aspect a permis à Chiara Lubich d'apporter son soutien à quelques mouvements ou associations ecclésiales dans la formulation de leurs statuts en vue de leur approbation de la part de l'Église.

Je pourrais encore attirer l'attention sur quelques préalables dans la relation hommes/femmes. Tout d'abord, il me semble qu'il ne faut pas se situer en ce domaine dans une relation de pouvoir mais de service, service de la communion. C'est une des clés pour une collaboration fructueuse. Mais en même temps, et c'est un peu paradoxal, il faut tenir fermement à son identité propre, à sa spécificité et avancer, sans attendre une approbation ou une reconnaissance. Ensuite il faut tenir à l'esprit qu'une structure ecclésiale, quelle qu'elle soit, n'existe pas pour elle-même mais pour le bien de l'humanité dans laquelle elle est plongée. Il ne faut donc pas s'arrêter à nous-mêmes, mais voir plus loin quel service nous rendons et quel témoignage nous donnons.

Anne Ponce :

Vous nous avez montré que d'autres relations entre hommes et femmes sont possibles dans l'Église. Dans ce mouvement, il y a des prêtres et des évêques, alors comment faites-vous ?

Maria Voce :

Les prêtres et évêques ont leurs supérieurs hiérarchiques auxquels ils sont liés et auxquels ils doivent obéissance mais ils sont liés spirituellement au mouvement des Focolari. Ils trouvent chez les Focolari cette aide à vivre une collégialité affective avec le Pape. Donc le lien avec la présidence est un lien spirituel, en aucun cas un lien hiérarchique.

Anne Ponce :

Vous avez déjà participé à deux synodes, qu'est-ce que cette expérience vous a inspiré ?

Maria Voce :

Nous étions une trentaine de femmes entre auditrices et expertes, sur à peu près 300 personnes. C'est une très belle expérience d'Église et de communion qui s'est construite, lors des réunions mais aussi dans les couloirs, les pauses café, avec tous les pères synodaux. On remarquait un bel accueil, un grand respect de la part de tous, envers nous les laïcs. Il y avait en particulier une forte reconnaissance pour l'effort d'évangélisation réalisé dans ces mouvements et la fraîcheur et la vivacité que ces mouvements portent dans l'Église. J'ai noté dans l'Église d'aujourd'hui une envie de conversion, une envie de se mettre à l'écoute des signes du temps, une envie de comprendre, non pas en opposition mais avec le monde. Au fond, la question essentielle est : quelle route prendre car nous sommes Église *dans* le monde et non pas *hors* du monde.

L'APPORT DES FOCOLARI DANS L'EGLISE ET DANS LA SOCIETE

ICP

4 juin 2014

Les Focolari et la place des femmes

Sœur Geneviève Médevielle, S.A.

La question des Focolari et la place des femmes dans l'Eglise n'est pas la question la plus facile à traiter en un temps si court. Car, sur fond d'évolution sociétale de la vie des femmes dans l'actualité de nos pays occidentaux, **la question de la place des femmes demeure objet de débat où il est difficile d'avoir une parole juste et audible**. Si la question du statut de la femme dans l'Eglise est loin d'être apaisée c'est qu'il est vrai que les images de la femme véhiculées par les discours de l'Eglise ne sont pas faciles à recevoir lorsque l'« être femme » se cantonne à être mère, épouse et servante à l'image de la Vierge Marie. Comme l'a écrit la théologienne Marinella Perroni, « une femme ne peut plus réfléchir sur Marie ou prier Marie sans percevoir toutes les implications psychologiques et religieuses, comme les retombées sociales et politiques liées implicitement à la représentation symbolique et idéale qu'on en a faite. ¹ » A traiter la place de la femme dans l'Eglise en dehors d'une bonne ecclésiologie et des ministères, on en vient à s'enfermer dans des postures d'affrontement. « Aux hommes, le pouvoir, aux femmes le service ! » écrivaient dernièrement Maud Amandier et Alice Chablis sur la question de l'égalité des sexes dans notre institution².

Or, en entrant dans la connaissance de votre mouvement, j'ai été saisie par **un paradoxe** : voilà une communauté ecclésiale, formée d'hommes et de femmes, de laïcs et de consacrés, où **des femmes sont statutairement aux commandes** alors même que cette communauté ose s'appeler « **Œuvre de Marie** ». C'est donc bien qu'il est possible d'être en référence avec cette figure mariale sans tomber dans la servitude alors même que les théologiennes féministes ont dénoncé la mariologie traditionnelle : une mariologie masculine qui donne une image socioculturelle du féminin en sanctifiant la mise à l'écart et l'exploitation des femmes. C'est ce paradoxe que je voudrais éclairer.

En dehors de la vie religieuse où les femmes peuvent conduire légitimement les destinées de leurs communautés, le mouvement des Focolari est le seul mouvement communautaire d'association de fidèles privée et universelle dont les statuts stipulent que la présidence est réservée à une femme alors que toutes les autres charges sont à exercer à égalité et parité des

1 Marinella PERRONI, "Marie dans la théologie féministe", in *Marie, l'Eglise et la théologie. Traité de Mariologie*, Béatrice de Boissieu, P. Bordeyne et S. Maggiani (eds), Paris, Desclée, 2007, p. 294.

2 Maud AMANDIER et Alice CHABLIS, *Le Dénî. Enquête sur l'Eglise et l'égalité des sexes*, Paris, Bayard, 2014.

sexes (art. 81). Il y a donc bien par ce statut approuvé par l'Eglise³, une reconnaissance effective de l'émancipation de la femme dans l'Eglise comme dans le monde. **Une femme peut être capable de diriger une institution d'Eglise.**

Cette reconnaissance me semble dépendante pour une part de **la personnalité de Chiara Lubich** fondatrice des Focolari. Personne ne peut nier son autorité et son influence dans l'Eglise. Peu de femmes ont pu nouer des contacts répétés avec les papes comme elle l'a fait, être invitée à trois reprises à des synodes. Peu de femmes ont dirigé un aussi gros mouvement (environ 150 000 membres et plus de 2 millions de sympathisants) et aussi longtemps (plus d'une cinquantaine d'années). La journaliste Lorena Bianchetti témoigne : « Chiara était une femme qui dirigeait mais elle le faisait d'une main *maternelle*, elle dirigeait et accompagnait, très loin de toute velléité de *commande* ou de *pouvoir*⁴ ». « En cela son expérience peut beaucoup aider à harmoniser les rôles entre l'homme et la femme dans la société d'aujourd'hui, dans une dimension purement complémentaire et paritaire ».

Mais cette reconnaissance de l'émancipation des femmes est sans doute liée **au charisme même des Focolari**. Car c'est à la mort des fondateurs, qu'on peut se rendre compte de la qualité du charisme d'une institution. Succéder à la personnalité riche, généreuse et puissante de Chiara Lubich n'était pas simple. Or, depuis juillet 2008, Maria Emmaüs Voce, nouvelle présidente des Focolari, apparaît à son tour comme une figure qui fait autorité dans l'Eglise avec une parole libre. On se souvient de son interview dans le quotidien italien *Corriere della Sera* le 30 novembre 2013⁵ où Maria osait dire que dans l'Eglise « les femmes n'ont pas encore vraiment voix au chapitre. On leur reconnaît très souvent les valeurs d'humilité, de docilité, de souplesse mais on en profite un peu. » Elle ajoutait : « De grandes figures, saintes et docteurs de l'Eglise, ont été mises en valeur. Mais c'est la femme, en tant que telle, qui ne trouve pas sa place. Ce qui doit être reconnu, c'est le génie féminin au quotidien. »

Lorsque Maria Voce parle de génie au quotidien, on pense immédiatement à celui des fondatrices des Focolari qui par leur attention à l'Esprit, aux signes des temps et à leur vocation de travailler à l'unité du corps mystique du Christ, ont déployé une institution ecclésiale et sociale impressionnante. On pense aussi à leur génie de gouvernement au féminin qui dans l'espace catholique est très original dans la mesure où la différence entre genres ne se joue pas en opposition mais en collaboration. Et c'est précisément pour ce motif que Maria Voce est l'une des personnes les plus autorisées à parler dans l'Eglise de la collaboration nécessaire entre hommes et femmes, sans pour autant revendiquer l'ordination

3 La première approbation par l'Eglise date de 1962. Les Statuts actuels, mis à jour, ont été approuvés par un décret du Conseil pontifical pour les Laïcs du 29 juin 1990 comme « Association de fidèles privée et universelle, de droit pontifical ».

4 Lorena BIANCHETTI lors de la présentation à Rome 19 février 2013 du livre de Maria Emmaüs Voce, *Le pari d'Emmaüs. Que font et que pensent les membres Focolari après Chiara Lubich ?* («*La scommessa di Emmaüs. Cosa fanno e cosa pensano i focolarini nel dopo Chiara Lubich*», Città Nuova Editrice, 2012. <http://www.focolare.org/fr/print.php?lang=&print=97989>

5 <http://www.focolare.org/fr/print.php?lang=&print=97989>

des femmes comme lieu stratégique du pouvoir. Si l'on ouvrait le sacerdoce aux femmes, « Ce ne serait [pour elle] qu'un service de plus.⁶»

Un tel positionnement de femmes au pouvoir, dans un esprit de service de l'unité et de la communion mérite approfondissement. Des féministes pourraient être tentées d'y lire une certaine aliénation au stéréotype traditionnel du service réservé aux femmes lorsque la Vierge Marie leur est donnée en exemple. C'est sans doute le discours de Chiara Lubich prononcé à Trente le 1^{er} janvier 1995 à l'occasion de la Journée pour la paix, qui nous permet de comprendre le type d'émancipation féminine que représente la place des femmes dans le mouvement des Focolari et dans l'Eglise⁷. Réfléchissant au discours de Jean-Paul II pour la journée de la paix *La femme éducatrice pour la paix*, nous la voyons introduire très librement dans la typologie des femmes que le pape veut honorer, un nouveau type de femme qui pourrait bien être son portrait ou celui de ses compagnes des Focolari. Il s'agit d'une femme contemporaine, consciente de son identité, de sa dignité qui se bat pour parvenir à se réaliser, et qui contrairement au passé, veut apporter sa contribution originale et irremplaçable pour l'avenir de la planète⁸.

Mais contrairement aux féministes qui cherchent une émancipation de la femme par rapport à tout ce qui les discrimine, Chiara se demande plus fondamentalement ce qui fait **l'accomplissement de la personne**. Son terrain de réflexion est théologique. Son regard se porte sur ce qui est au cœur de la foi. Elle constate que les femmes telles que Catherine de Sienne, Rose de Lima, Claire d'Assise ont été parfaitement accomplies dans le Christ. Elle en tire alors la leçon : « Pour être vraiment elles-mêmes, les femmes devraient reconsidérer leur position vis-à-vis de Jésus⁹ » Lui seul a rétabli l'ordre voulu par le créateur entre l'homme et la femme par la rédemption. Il a manifesté un grand amour pour la femme lui redonnant sa pleine dignité. Il invite les femmes à être les témoins de la puissance de la résurrection et à être à sa suite au service de l'unité et de l'amour. Entrer dans la voie royale de l'amour pour le frère avec et dans le Christ Jésus abandonné est le meilleur moyen de comprendre en quoi consiste l'amour et le service.

Avec finesse, Chiara reconnaît que **cette voie royale n'est pas l'apanage des femmes** : « L'histoire nous offre d'innombrables exemples de géants de l'amour, de la charité divine. Cependant, cela ne veut pas dire que la femme ne soit pas particulièrement faite pour aimer.¹⁰ » Aussi loin d'un discours idéologique sur la « femme faite pour aimer », Chiara porte

6 *Idem*.

7 Chiara LUBICH, « Le Génie féminin », *Pensée et spiritualité*, Nouvelle Cité, 2003, p. 261-268.

8 Chiara LUBICH, *Op. cit.*, p. 262.

9 *Idem*, p. 263.

10 *Idem*, p. 264.

attention à l'expérience concrète des femmes. Elle prend soin de voir dans le réel de la vie de l'Eglise, comment les femmes, dès lors qu'elles ont été reconnues dans leur dignité à l'égal des hommes par leur rencontre du Christ, développent un art d'aimer qui renouvelle l'Eglise et le monde. **S'il y a un génie féminin dans l'amour, c'est que vivant dans le Christ, ces femmes gardent « constant le souci de vivre pour l'autre¹¹ » comme le Christ lui-même.** Dans la lumière de Pâques, le disciple comprend que la vie non-donnée est absurde. Elle passe et meurt alors que seul demeure l'amour. Un amour qui, il est vrai, prend la forme d'un geste à refaire en mémoire de lui : servir l'homme en se mettant à ses genoux jusqu'au don total de soi. Puisque lui le Maître a osé se mettre au rang du serviteur, nous ne devons pas craindre d'avoir part à son identité en servant les frères. C'est tout le sens de la vie baptismale.

Ce qui est frappant dans l'expérience et la spiritualité des fondatrices du mouvement des Focolari, c'est que ce qui est premier c'est la capacité à témoigner du Christ selon la chair et l'Esprit dans le mystère de la communion¹² entre les hommes et les pratiques de l'agapè. C'est l'orthodoxie de la confession de foi d'un Dieu de communion qui est premier. « Que tous soient un » Jn 17, 21, voilà la vocation propre exprimée dès les origines par ce groupe de jeunes filles pendant la guerre¹³. C'est Jésus qui sert de modèle de comportement à la première communauté¹⁴, un Jésus crucifié et abandonné, livré par amour afin de réconcilier les hommes entre-eux et avec leur Dieu.

Pourtant, le nom donné au mouvement des Focolari est bien celui de « l'Œuvre de Marie ». Lorsque Chiara Lubich raconte la vie des premières focolarines, elle reconnaît que « la Vierge Marie n'a pas été particulièrement présente à notre esprit » dans les premières années. C'est une attention à l'Esprit saint qui était première. Dans le christianisme primitif, il en allait de même, toute la place était laissée à Jésus. Dans la relecture faite le 28 janvier 1983 par Chiara Lubich sur la *Via Mariae* du mouvement, Marie, dit-elle « occupe exactement la même place » dans le mouvement des Focolari « que dans l'Eglise¹⁵ ». **Marie n'est pas avant tout une figure féminine pour les femmes,** mais la femme de foi et d'agapè parfaites qui a correspondu à sa grâce, un modèle que tous les disciples de Jésus peuvent contempler et imiter. Marie, comme dans l'enseignement du Concile Vatican II (L G 63-65) est la figure singulière de notre humanité qui coopère à l'œuvre salvifique de Dieu et non plus la simple Mère de Dieu comme dans l'Eglise orthodoxe. Marie est la figure de l'Eglise qui donne au

11 *Idem*, p. 266.

12 *Idem*, p.65 et suivantes.

13 *Idem*, p. 53.

14 « Celui qui s'engage sur la voie de l'unité s'engage en Jésus », *Idem*, p. 75.

15 *Idem*, p.77.

monde le Christ et le salut. Sur les bases de cette perspective conciliaire, Chiara Lubich ne craint pas de souligner « la dimension mariale de la vie des disciples du Christ ¹⁶».

Il ne s'agit pas alors, avec une telle figure de Marie, d'opposer ou d'ajouter un discours de femmes à un discours d'hommes dans l'Eglise. Ainsi loin de simplifier la question, la posture des Focolari à l'égard de Marie, vient l'aiguiser d'autant plus que le mystère de communion que veut vivre le mouvement dépasse le simple cadre de l'Eglise catholique. Avec l'ouverture œcuménique, le mouvement regroupe des membres d'Eglises et de communautés pour qui la figure de Marie n'a pas le même statut. Qu'elle soit exaltée comme la Mère de Dieu des orthodoxes ou la Madone d'un culte populaire catholique ou reléguée au rang des appendices bibliques et christologique pour les protestants, Marie renvoie dans toutes ces Eglises au fondement même de la foi chrétienne par le mystère de l'incarnation.

L'icône de Marie chez les Focolari ne se comprend donc que dans l'économie du Salut en Jésus-Christ. Figure exemplaire de la créature parfaitement accueillante et réceptive à la grâce, elle présente de manière spéciale **le mystère de l'Eglise qui se livre à l'amour de son créateur et sauveur et devient mère en engendrant à la foi de nouveaux enfants.** En Marie se joue le primat de l'amour. Par le fiat de Marie, l'Eglise prend naissance dans son consentement même.

Ainsi, Marie désigne ici bien plus que la personne, mère de Jésus. Elle désigne l'Eglise et l'humanité toute entière dans sa relation à Dieu. **C'est alors l'humanité toute entière et l'Eglise qui sont féminines dans leur rapport à Dieu.** Dans la foi, dans l'Eglise, les hommes sont féminins comme Marie, car deux des traits fondamentaux de Marie sont l'écoute et le don de soi, écoute et don qui sont l'essence de la foi chrétienne. Mais croire cela n'entraîne pas que l'humanité renonce au pôle masculin qui la constitue avec le féminin dès la Création. D'où l'intérêt d'un mouvement mixte où hommes et femmes sont à parité et où le gouvernement est féminin pour rappeler le profil marial de l'Eglise caractéristique du christianisme au même titre que le profil apostolique et pétrinien. Le défi, en Christ, est d'exercer ces deux profils à l'image de Dieu qui de riche s'est fait pauvre pour nous et s'est livré par amour sur le bois de la Croix.

16 *Idem*, p. 267.